

VENDREDI 28 FÉVRIER 2020 - A L'ÉTROIT

On se sent souvent à l'étroit sur une île, le territoire est si petit qu'on a vite fait le tour des artistes, des lieux et des acteurs culturels. Il y a cette vilaine impression que rien ne se renouvelle vraiment. Parfois une même œuvre est représentée quelques années après dans une tout autre exposition et je ne vous parle pas d'une rétrospective, non ! Il s'agit juste de représenter encore et encore la même œuvre. « *A croire que sous la dénomination d'art contemporain se manifeste une politique de grands travaux, menée à l'échelle planétaire dans un but d'uniformisation, venant conforter et aggraver celle qui se produit à travers la marchandise. Car si, d'un pays à l'autre, quel que soit le continent, on retrouve les mêmes marques et les mêmes franchises, il est devenu habituel d'y voir les mêmes artistes exposer les mêmes installations. Force est de constater qu'on se retrouve là devant l'art officiel de la mondialisation, commandé, financé et propagé par les forces réunies du marché, des médias et des grandes institutions publiques et privées, sans parler des historiens d'art et philosophes appointés qui s'en font les garants. Cette « entreprise culture » a toutes les apparences d'une multinationale, où se forge, se développe et s'expérimente « la langue de la domination », dans le but de court-circuiter « toute velléité critique » » (Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*).*

Quand je pense encore à tout ce qu'on me rabâchait, à savoir qu'il fallait que je produise constamment pour qu'on voit que je suis sans cesse en activité, en insistant sur le fait que c'était de cette façon qu'on allait me prendre au sérieux. Tu parles ! Depuis le début ils me tournaient en ridicule puisqu'ils présentent et font la promotion de ces artistes aujourd'hui qui ne produisent pas, mais qui tchatchent !

Et puis, à partir du moment où on sait que les portes seront fermées pour nous, on finit par étouffer.

Une résidence était pour moi à chaque fois une occasion de toucher à du neuf, de voir autre chose, d'autres horizons, d'être confrontée à d'autres façons de penser et de créer, de me permettre moi aussi de ne pas me laisser momifier dans mon fonctionnement, mais d'avoir au contraire des prises de risque salutaires à ma création. C'était aussi le moyen pour moi d'avoir une chance de me faire des contacts, d'agrandir mon réseau, et il est permis de rêver, de vendre mes pièces.

Partir c'était accepter à certains moments de faire de gros sacrifices, mais si ça apportait quelque chose à ma carrière j'étais prête à faire ces sacrifices.

Aujourd'hui après quelques résidences, je me demande si c'est vraiment possible ou si certains sont faits pour ne jamais pouvoir, ou plutôt devoir s'en sortir. Puisque l'art contemporain est devenu un « *art des vainqueurs pour les vainqueurs* » (Wolfgang Ullrich, *Siegerskunst*, Verlag Klaus Wagenbach, cité par Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*), tout ce qui pourrait exister en dehors de ce cercle est anéanti, notamment, et ce n'est pas le moindre des points, par l'argent qui est intrinsèquement lié à l'art à présent et « *tous ceux qui aujourd'hui ont obtenu la victoire, participent à ce cortège triomphal, où les maîtres marchent sur les corps de ceux qui gisent à terre* » (Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*).

Je fais partie des gisants.

Ce dont je me suis rendu compte c'est que finalement je retrouvais plus ou moins les mêmes schémas là où je suis passée. Un système qui ne fonctionne que par petits réseaux et que pour faire partie de ces réseaux on doit remplir certaines conditions qui ne nous ramènent en fait qu'à « être l'ami de l'ami ». Ce qui me dérange c'est que ce n'est jamais le travail qui fait ses preuves, c'est une attitude que l'on adopte et qui correspond à l'image qu'on véhicule de nos jours du plasticien. Où créer est réduit à savoir se faire des amis, des amis d'intérêt, des amis en affaire puisqu'il est bien question de la « violence » de l'argent dans cette industrie culturelle qui n'a que faire du fond mais qui s'attache jalousement à ce que ça rapporte. Il ne s'agit pas de relationnel ici, mais d'une conquête de chaque partie de ce qu'il aspire ardemment, pour l'un et l'autre cela s'attachera à la rentabilité et au pouvoir qui en découle : la notoriété et le caractère intouchable pour l'artiste qui aura tous les droits malgré la vacuité de son travail, et l'enrichissement et la notoriété du galeriste, commissaire ou autre.

Il est vrai que si l'on considère ma grande aspiration à la liberté dans mon art et l'importance que je donne à ne pas trahir qui je suis et ce que je dénonce, ce qui me bouleverse, ce dont j'ai envie, on me dira toujours qu'il vaut mieux être libre et « *o ki* » que d'être vendue dans une galerie et n'avoir aucune liberté. Cependant si on me dit ça, ça sous-entend bien que finalement, pour pouvoir avoir un minimum de revenus avec son travail, il faut savoir se prostituer. En sommes le monde de l'art est pourri à un tel niveau aujourd'hui qu'il n'est plus possible d'envisager une carrière si l'on veut rester honnête envers soi-même mais aussi envers les autres.

Le problème c'est que maintenant que je suis en résidence, je ne ressens pas cette bouffée d'air frais.

* Dimanche 8 mars 2020 - *Je suis à l'étroit, ici encore...*

Je suis à nouveau dans la même configuration où je dois me faire des amis d'intérêt pour avancer. Sauf que je ne veux pas avancer dans ce sens. Alors j'ai vraiment l'impression de perdre mon temps. Le projet que je voulais réaliser présentement ne peut plus se faire parce que je n'ai pas les conditions requises pour le réaliser, m'a résidence telle que je l'avais pensé, à savoir repenser les relations à l'autre dans une grande métropole telle que Paris et faire un travail sur les barrières que nous nous érigeons de manière consciente ou inconsciente n'a plus de raison d'être. Finalement que ce soit à Paris ou non j'aurai pu faire ce projet tout de même, la singularité de ma relation avec cette ville n'apparaît plus. Je suis ramenée à un sujet que je ne connais et pratique que trop bien depuis déjà trop longtemps pour moi, en l'occurrence, questionner encore et encore l'art contemporain et l'industrie culturelle.

Ce qui est incroyable c'est que les possibilités semblent infinies, le territoire est immense, les structures nombreuses, et pourtant je suis à l'étroit. Oui je reste enfermée dans le carcan de mon île, je suis inconnue au bataillon ici, c'est comme si j'avais ramené avec moi la cage dans laquelle je me trouvais et qu'elle ne me quittait jamais, comme une deuxième peau. Je suis enfermée en dehors de ce territoire, je suis à l'étroit dans un vaste espace qui ne connaît finalement que les siens et qui ne s'ouvre pas aux autres, ou très peu (je suis obligée de nuancer on risque sinon de me taxer d'exagération). Comprendre celui qui vient d'un territoire comme une île est impossible pour celui qui vit sur le continent, il n'arrive pas, et bien souvent ne veut pas (pour de multiples raisons, soit qu'il n'en voit pas l'intérêt, soit qu'il ne veuille pas prendre le temps de se pencher sur la question, soit qu'il estime que ça ne le concerne pas directement, etc.), saisir les contraintes d'un tel territoire, éloigné de tout, environné d'océan, où l'échange et le déplacement deviennent un mur impossible à gravir. Il

lui est compliqué de comprendre, à celui du continent, que pour réaliser un projet des plus simples, il nous faut, nous, redoubler d'efforts et de moyens quand pour eux il n'est question que d'un tout petit déplacement à la porte d'à côté pour rencontrer telle ou telle structure, tel ou tel interlocuteur susceptible de faire avancer son projet ou d'en être partenaire. De même que la question de maintenir les relations ou de s'en créer : se créer de nouvelles relations sous-tend la question d'avoir la possibilité de les rencontrer. Lorsque votre lieu de résidence ne se situe pas sur le continent et pour les raisons évoquées ci-avant, comment rencontrer ces personnes ? De même que pour les rencontrer il faut connaître leur existence, avoir une connaissance qui serait susceptible, pour peu qu'elle le veuille bien, de vous présenter à cet interlocuteur. Il s'agit d'un réseau inexistant à construire sur quelles bases ? On m'a trop souvent demandé et prétexté que c'était à moi de faire des efforts pour agrandir mon réseau, je veux bien mais si on ne m'en donne pas les moyens comment faire ? Je ne suis pas magicienne et je ne peux pas construire sur du vide. Mon quotidien n'est finalement que néant, qu'on me renvoie en plein visage et que j'avale, que je broie et qui m'obsède. Parce que oui comment sortir de ce vide, ou le remplir pour qu'il me soit profitable ? Sortir c'est avoir les moyens de sortir, parfois de manière très terre à terre : des moyens financiers. Payer un ticket de métro ce n'est pas la même chose que de payer un billet d'avion pour traverser les océans d'un territoire à un autre éloignés de 9390 km. Et pour peu qu'on ait pu braver toutes les tempêtes pour obtenir ces maigres contacts auxquels de toute évidence on se raccroche parce que ce sont les seuls qu'on ait, s'ils ne sont pas disposés à vous aider dans votre projet, même si c'est de leur ressort et que soi-disant votre projet les intéresse, vous pourrez vous battre contre vents et marées vos projets ne verront jamais le jour. Et c'est précisément ce qui m'arrive à chaque fois à Paris, tous les murs sont érigés, toutes les portes restent fermées.

* Mercredi 11 mars 2020

Je suis dans une grande structure, brassant plus de 300 artistes et pourtant je n'ai jamais été aussi éloignée d'eux. Je me sens à l'étroit en moi-même dans un repli qui ne m'ait aucunement profitable. Je n'ai jamais rencontré autant d'artistes toutes disciplines confondues, commissaires, curateurs, directeurs, etc., et je n'ai jamais été aussi pauvre en projets, en moyens, en échanges.

Je suis éloignée du bâtiment principal, pas du tout dans le même arrondissement, je suis très souvent à l'atelier, je suis sortie beaucoup surtout le premier mois de ma résidence, et pourtant je ne vois aucune réelle connexion entre les artistes. Nous vivons là un peu comme dans des résidences privées où les voisins se croisent parfois en sortant de chez eux ou en entrant dans l'enceinte de la résidence, et puis c'est tout. La première fois que je suis venue (en 2018), dès les premiers jours j'ai fait une petite déprime parce que je m'attendais à un foisonnement, des rencontres incessantes, des échanges, mais l'art ne rapproche pas forcément les gens et le croire était, avec du recul, très naïf de ma part. J'avais déjà ce sentiment ayant été à deux reprises dans le bâtiment principal, et ce qui m'avait d'autant plus choquée, surtout la deuxième fois, c'est que les gens passaient et vous regardaient très froidement sans vous dire bonjour. Ça ne donne pas vraiment envie d'aller vers l'autre et d'échanger avec lui.

Maintenant que je suis dans le bâtiment annexe à Montmartre, j'ai encore plus ce sentiment d'exclusion. Je ne vois pas d'open studios qui se déroulent sur le site depuis que je suis arrivée, aucune manifestation non plus n'est faite ici, tout se passe dans le Marais. Est-ce une question de sécurité, parce qu'il ne fait aucun doute que le bâtiment principal est plus sécurisé que celui où je me trouve actuellement et il ne m'a pas fallu longtemps pour le constater

quand, quelques jours à peine après mon arrivée, on m'a informé d'une tentative de cambriolage. Bref. Le problème c'est que l'isolement est incontestable et bien qu'il faille évidemment produire, puisque c'est le but d'une résidence, ces moments très riches et constructifs qu'il peut y avoir dans les rencontres et les présentations (hors open studios qui sont très ponctuels) je ne les trouve pas. Et ça c'est aussi le but d'une résidence pour moi, sinon autant mieux rester chez moi pour faire ma production. J'ai cette sensation qu'il faut toujours forcer les contacts et je déteste ça. Je suis déjà bien trop souvent mise dans la posture de celle qui quémande son dû alors je ne veux pas à présent que l'on me mette dans la posture de celle qui quémande des échanges.

Du coup je reste dans mon atelier et je produis. J'ai mon exposition à préparer qui me demande beaucoup d'énergie en ce moment d'autant plus que je n'arrive pas à me reposer comme il faut (mes voisins du dessus ne comprenant pas qu'il est impossible de supporter du bruit chaque nuit entre 22h40 et 3h30, voire parfois jusqu'à 5h du matin), alors j'essaye d'être efficace en faisant avec l'état physique, parfois psychologique dans lequel je me trouve. Je vais à quelques open studios, concerts, vernissages, je vois des choses, j'en écoute mais je ne suis enrichie d'aucune conversation.

Tout est impersonnel ici.

I. Pivot 1 : [*Mercredi 19 février, 12h51. Je suis dans l'atelier à mon bureau en train de travailler. Un homme trentenaire passe devant ma fenêtre à 2 reprises, la baguette à la main, me fait un grand coucou de la main avec un grand sourire et me demande si ça va. Je lui fais coucou en retour et lui répond que oui ça va bien. Je ne le connais pas. Je me dis que toute la beauté réside dans la générosité d'un cœur inconnu mais qui semble soudain si proche par la chaleur humaine qui s'en dégage*]